Application :identifiez à quel genre journalistique appartiennent les extraits suivants :

Extrait1 :

**L’avenir de l’éducation**

Dans un monde en constante évolution, l’éducation reste la clé de voûte qui soutient le progrès et l’innovation. Aujourd’hui, nous sommes à la croisée des chemins, où les méthodes traditionnelles d’enseignement doivent faire place à des approches plus dynamiques et inclusives.

L’intégration des technologies numériques dans les salles de classe, la personnalisation des parcours d’apprentissage et l’accent sur les compétences pratiques sont autant de changements nécessaires pour préparer nos jeunes à relever les défis de demain.

Il est impératif que les décideurs, les éducateurs et les parents travaillent de concert pour remodeler le paysage éducatif. Cela implique un investissement accru dans la formation des enseignants, une révision des programmes scolaires et une collaboration étroite avec les acteurs du secteur privé.

L’éducation est notre investissement le plus précieux pour l’avenir. Ne laissons pas nos enfants dans le sillage d’un monde qui avance sans eux.

Cet éditorial est fictif et créé pour illustrer comment un éditorial peut aborder un sujet d’intérêt public en offrant une perspective ou un point de vue sur la question.

Extrait2 :

**Pressenza : Qu’en est-il aujourd’hui de la liberté de la presse ?**

**Edwy Plenel** : Il y a une tendance pas seulement française, internationale, et j’allais dire trans-courante car elle traverse aussi hélas des forces de gauche et pas seulement des forces de droite, à relativiser cette question du droit fondamental des citoyens qui est pour moi le droit de savoir, et qui est un droit plus important que le droit de vote.

C’est un droit essentiel qui est d’avoir accès à une information pluraliste, à une information diverse, à une information rigoureuse, à une information libre et indépendante, car si je n’ai pas cet accès, je peux voter certes, mais je vote comme un aveugle, et je peux voter pour mon pire ennemi ou pour mon pire malheur.

C’est une tentation aujourd’hui de tous les pouvoirs en difficulté, où qu’ils soient et d’où qu’ils viennent, avant même de s’en prendre aux opposants, de s’en prendre à cela. Soit en essayant d’avoir une presse aux ordres, par des moyens politiques, ou des moyens économiques, ou des moyens idéologiques, soit en s’en prenant à la presse indépendante. Je dis cela car il faut tenir tous les bouts.

Nous, Médiapart, nous menons ce combat ici en France, mais nous sommes solidaires aussi, de ceux qui le mènent dans des pays où il faut faire des transitions après l’échec d’expériences de gauche, et je pense notamment à l’échec de l’expérience Bolivarienne au Venezuela, et je pense aussi à un pays que je connais bien, Cuba, où cette question là n’est pas encore ouverte, et c’est une question essentielle.

On ne peut pas défendre l’émancipation, on ne peut pas défendre l’égalité, sans défendre ce droit de savoir, qui n’est pas un privilège des journalistes, qui est un droit des citoyens.

Après, la critique des médias, la critique du journalisme, elle est non seulement souhaitable, mais nécessaire.

Mais il faut d’abord avoir cet acquis là.

**Pressenza : Une presse indépendante est-elle possible aujourd’hui ?**

**Edwy Plenel** : C’est la bataille de Médiapart. Nous, nous sommes un laboratoire pour montrer au public qu’il est possible de faire une presse indépendante, en se saisissant de la révolution numérique. Nous n’avons qu’une recette : le soutien de nos abonnés, « seuls nos lecteurs peuvent nous acheter ».

Nous n’avons pas de recettes publicitaires, nous n’avons pas cette marchandise qui est la publicité, pas de dépendance publicitaire.(…)

Extrait3 :

**REPORTAGE**

PRÈS D’ORAN, LES HABITANTS VIVENT DANS L’INSÉCURITÉ ET LA PEUR DES ÉBOULEMENTS

# Kouchet El-Djir, le bidonville coupe-gorge

* [**AREZKI M.**](https://www.liberte-algerie.com/profile/arezki-m)Publié 13 Mars 2022 à 10:34

**À quelques minutes seulement en voiture du centre-ville d’Oran, Kouchet El-Djir se décline comme le plus grand bidonville intra-muros de la capitale de l’Ouest. Plus de 50 000 âmes y vivent depuis plus de 40 ans, dans des conditions inhumaines, sans le moindre confort. Surnommé par les Oranais Kouchet El-Djir, du nom d’un ancien four à chaux construit durant la période de l’occupation française, cette “favela” n’a cessé de s’étendre depuis les années 1970**

Les premiers occupants sont venus des wilayas de l’Ouest (Relizane, Tiaret, Mascara…) fuyant la misère, mais c’est durant la décennie noire que ce baraquement s’est étendu, discrètement, loin des regards des pouvoirs publics qui avaient des préoccupations plus “urgentes”. Le retour à la paix civile n’a pas freiné l’extension de ce bidonville. Bien au contraire, de plus en plus de personnes à faibles revenus, qui n’arrivent plus à trouver un toit en raison du renchérissement des logements et des loyers dans la deuxième plus grande ville du pays, viennent se réfugier dans ce site précaire. Dans ce bidonville, on construit de jour comme de nuit. Heureusement, les flancs rocheux et abrupts du mont Murdjadjo résistent encore à la voracité des squatters de tous bords.

**Précarité et exclusion**
En fait, le baraquement de Kouchet El-Djir a été érigé dans le ravin de Ras El-Aïn, anciennement Oued Errehi (oued des moulins), coincé entre le flanc oriental du Murdjadjo et la colline du vieux quartier d’Eckmühl, aujourd’hui Haï Mahieddine. Kouchet El-Djir est synonyme, pour les Oranais, de précarité, d’exclusion et d’insécurité. Nombreux sont les enfants de la ville qui n’ont jamais mis les pieds dans cet endroit, qui se trouve pourtant à un jet de pierre du vieil Oran. Ce bidonville s’est, au fil des années, forgé une mauvaise réputation de coupe-gorge. Il n’y a pas de poste de police dans ce baraquement qui accueille des dizaines de milliers d’habitants et les patrouilles de police s’aventurent rarement dans ce ramas de gourbis.

Kouchet El-Djir a vécu longtemps loin des regards, cachant sa misère sur les flancs de la montagne, mais depuis la mise en service de la pénétrante de Ras El-Aïn qui relie Sidi El-Houari à Oran-Ouest, ce lieu de précarité et d’insécurité surgit au grand jour. En remontant la pénétrante de Ras El-Aïn, on aperçoit un labyrinthe de baraques. Des centaines de masures de fortune collées les unes aux autres dans une anarchie indescriptible. Les bicoques s’enchevêtrent pour former un dédale dont les visiteurs ont du mal à s’extraire. Il est fortement déconseillé pour les badauds de se rendre dans ce bidonville où une mauvaise rencontre est toujours possible. D’ailleurs, hormis les habitants, rares sont les personnes qui s’aventurent dans ce bidonville qui n’abrite aucun équipement public et encore moins des lieux de loisirs.

**Zone de non-droit**
En marge du développement, ce lieu de misère et d’exclusion se rappelle parfois à la mémoire des Oranais par le drame d’un éboulement meurtrier qui a détruit plusieurs baraques, la tragédie d’un glissement de terrain qui a emporté des gourbis érigés au bord d’un précipice, la catastrophe d’inondations ravageuses où simplement l’horreur de crimes crapuleux. Ici, les malheurs le disputent au désespoir et les journalistes s’y rendent régulièrement à l’occasion( …)

Extrait4



Extrait5 :

LES MURAILLES DE L’INTERDIT”, UN ROMAN DE FAYZA STAMBOULI ACITANI

# Nacéra, une vie de cassé

[**NOURREDDINE LOUHAL**](https://www.liberte-algerie.com/profile/nourreddine-louhal)Publié 11 Avril 2022 à 12:00

**Outre qu’elle se doit d’être docile et obéissante à son “homme”, Nacéra se doit de laver, récurer et jusqu’à être lessivée par les lessives du couple et de la maisonnée. Est-ce cela l’amour ? Que nenni ! Du fait que Nacéra s’use jusqu’à ce qu’elle chope “un mal psychosomatique”.**

Choquant et révoltant ! C’est le cas de s’exclamer à mesure que l’on avance dans l’engrenage qui est au cœur de la trame ourdie par l’écrivaine Fayza Stambouli Acitani dans son roman Les murailles de l’interdit (éd. Imtidad). Et s’il m’est prêté la plume de la poétesse Acitani, j’intitulerai son récit de “piège” ou “piégée”.

C’est le cas de Nacéra qui s’est faite enjôlée et flouer dans la maison des “interdits” où elle n’est plus qu’une intruse et mal-aimée.

Pis, à l’itératif flot d’engueulades médisantes et fielleuses de laâdjouza (belle-mère) s’ajoute l’humeur de son beau-père ou plutôt ce garde-chiourme qui serre la vis au-delà même de l’endurable et calfeutre la maisonnée derrière les volets clos.

“Protéger sa famille est sa préoccupation primordiale. La cacher même de l’on ne sait quel danger ou quel regard pervers relève chez lui d’une véritable obsession”, décrit l’autrice de Souffle de pétales (éd. Médias Index) avec sa plume trempée dans l’encrier des frustrations amoureuses.

Cela dit, c’est à la limite du saugrenu que d’épouser une fille à la chevelure lâchée au vent et qui s’habille court ou en jean, alors que le futur époux rêve d’avoir à ses côtés une femme en hidjab et voilée... C’est le cas de Nacéra, capturée et emmurée dans ce qui a l’air d’une cage aux dorures fanées et où l’existence est identique à une vie en chambrée de caserne.

D’où la désillusion et l’étonnement d’avoir été dupée dans une union qui a tout l’air d’un attrape-nigaud. Est-ce parce qu’elle a idéalisé son soupirant au-delà de la raison ou qu’elle n’avait plus les pieds sur terre ? Quoi qu’il en fût d’une roublardise de drague ou de “chasse”, Nacéra s’était liée pieds et poings dans les rets d’une liaison prétendument amoureuse, mais qui ne dura en réalité qu’une nuit de noces.

Pour le reste de ce qu’elle doit vivre loin de l’épaule de son soupirant, le réveil s’annonce au clairon de la belle-mère et des corvées ménagères exécutées au pas cadencé. Outre qu’elle se doit d’être docile et obéissante à son “homme”, Nacéra se doit de laver, récurer, jusqu’à être lessivée par les lessives du couple et de la maisonnée. Est-ce ça, l’amour ? Que nenni ! du fait que Nacéra s’use jusqu’à ce qu’elle chope “un mal psychosomatique”.

D’où qu’il est requis d’avouer que le rêve de l’hypothétique grand amour crée aussi de la contrariété. Et pour cause, l’amère évidence est aux antipodes de l'idéal. Bien entendu qu’il est inutile de chercher s’il y a de la similitude avec du vécu, étant donné que le destin de Nacéra se croise et s’entrecroise jusqu’à ce qu’il soit le destin croisé de l’Algérienne.

C’est qu’elle n’est pas seule, Nacéra, dans ses péripéties conjugales, puisqu’elle se tourmente de la vie de sa belle-sœur Hafida, enlisée dans le machisme de ses frères.(…)

Écrit dans le style narratif d’où s’écoule l’envie d’aller jusqu’au bout, l’œuvre de Fayza Stambouli Acitani est une plaidoirie en faveur de toutes ces Algériennes qui s’usent dans leurs ménages.

À cet égard, osons la question qui fâche : étrange énormité que ce désir de se lier à une étudiante ou une femme dite “active” ou dynamique alors que l’époux a à cœur d’avoir à ses côtés une femme au foyer, de surcroît “hidjabisée”.

Pourquoi ce désir de s’allier à l’être qui incarne pourtant la différence de soi pour l’enchaîner de cette main de fer qu’il a habilement dissimulée auparavant sous un gant de velours pour qu’elle vive désormais à l’ombre du mari ?

**LOUHAL Nourreddine**